

L. D'ASCO

REDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

Lyon. UN AN FR. 10
Départements. — 12
On reçoit les abonnements de TROIS
et SIX mois.

REDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rira est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS

A. De LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

Lyon. UN AN FR. 10
Départements. — 12
On reçoit les abonnements de TROIS
et SIX mois

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Bonnel, 2
LYON

LA COUSINE DE M. GAMBETTA

Le grand Meeting du cirque Rancy — Maria la Parisienne

Tirage Justifié :

42.000 NOS

SEPTIÈME ÉDITION

Villes de : Cherbourg, la Havre, Bordeaux,
Toulouse, Perpignan, Béziers, Cette, Montpel-

Lire à la 4^e page

SILHOUETTE DE

Maria la Parisienne

COURRIER DE LA MODE

ÉDITION PARISIENNE

Notre neuvième édition, destinée à Paris,
est à la disposition de tous nos abonnés.
Le premier numéro paraîtra samedi. En
voici le sommaire :

La Cousine Gambetta. — E. Desclauzas.
Le cabaret du Chat-Noir. — E. Desclauzas.
Le Meeting du cirque Rancy. — L. d'Asco.
Poésie. — Karl Munte.
Maria la Parisienne. — Nestor.
Cora Pearl. — Daubrock.
Profils disparus. (La Dame aux Camélias). — A. de Latour.
Aux Parisiennes, aux Parisiennes.
Les Parisiennes, poésie. — Lucciani.
Notre salle des dépêches. — Dorsey.
Echos des Brasseries. — J. Vezon.
Echos des Boudoirs. — J. Sabatier.
Chronique théâtrale. — E. Desclauzas.
Derrière la toile. — De Saint-Savin.
Poésies diverses.

Ceux de nos abonnés de province qui dési-
raient recevoir le numéro de Paris,
nous en avertiront, directement.
Le prix de ce numéro est le même que
celui des autres éditions.

LA COUSINE GAMBETTA

Pas de politique. M. Gambetta n'est pour
moi, ici, qu'un homme d'esprit. Je le vois,
ici, à six ans, chez Ledoyen. Nous
dinions, côte à côte. J'ai vu l'homme qui
mange et l'homme qui rit, plus intéressant,
au moins plus naturel que l'homme qui
parle. Charmant, au reste, avec une char-
mante jeune femme, qui n'était pas même
sa cousine. Joyeux, humant le pot, vrai
disciple de Rabelais, qu'il prêtait à Malle-
branche. Le fougueux tribun était bien le
plus aimable convive. De ce jour, je l'ai en
haute affection. J'ai connu l'homme, entre
la poire et le fromage, l'homme qui ne s'é-
tudie point, qui reste ce qu'il est — ami,
non acteur. C'est à ce Gambetta que je
pense, aujourd'hui, en lisant les exploits
de sa cousine.

Le monde est malade, il refuse à ceux
qui ont les belles passions, les petites pas-
sions. Être un grand homme, aux yeux du
peuple, c'est cesser d'être un homme. Il ne
s'agit pas de Bonaparte en caleçon. J'ai
entendu des gens très graves, ayant chiens
de luxe et femmes de prix, faire un procès
au puissant tribun de ses diners chez Le-
doyen. On lui reprochait de manger en face
d'une dame, à la table d'un cabaret à la
mode, comme on reproche, à M. Grévy, de
jouer au billard. On n'admet pas la moindre
faiblesse chez un homme public. Des bonapar-
tistes convaincus ont prédit la chute de
l'empire, le jour où le prince Louis monta
sur un vélocipède. Donc, M. Gambetta
n'aurait jamais dû sortir de chez sa vieille
tante, de l'avenue Montaigne — même pour
dîner avec Son Altesse royale le prince de
Galles.

M. Gambetta n'a plus l'oreille de la foule.
La foule dit : c'est un jouisseur, il mange.
Et elle lui reproche d'avoir un gros ventre.
Toujours la haine des maigres pour les
gras. Il est heureux que le vicomte de Lu-
çay soit d'un tempérament nerveux. L'idole
Rochefort cessera d'être adorée le jour où
elle aura une panse.

Je voulais parler de la cousine Gambetta :
j'y arrive.

M. Gambetta est parti de rien. Ces gran-
des renommées ont généralement un mo-
deste berceau. On ne connaît pas les sou-
ces du Nil. Le petit avocat est arrivé à Pa-
ris, comme M. de Lauzun, n'ayant pour
bagage que sa bonne mine et son épée —
la langue étant l'épée moderne. Il a bu des
chopes, comme tant d'autres, qui n'ont pas
d'esprit ; on le lui reproche. Le café Pro-
cope n'est permis qu'aux nullités. Il n'avait
pas le sou, quand il habitait le quartier la-
tin ; on ne le lui pardonne pas. Avec ça, du
génie. S'imaginer-t-on cet éloquent qui avait
la cervelle si pleine et la bourse si vide ?
Le reste de son histoire tient de la légende.
Au fond, une légende qui commence comme
les leids allemands : par un cimetière. Sa
renommée se lève le jour des Morts, sur
un sépulcre, à Montmartre. Son ironie est
fine et cinglante, comme la pluie de novem-
bre, qui tombait en 69, le jour de la Tou-
ssaint, sur la fosse de Baudin. Il grandit :
il devient le tribun incontesté, le leader des
gauches.

Et la cousine Gambetta ? J'y arrive.

Un jour, une feuille quelconque déterre
une vieille tante — pas celle de l'avenue
Montaigne, la bonne vieille dont Léon était
le dieu — une tante, sorte de duègne, qui de-
mandait l'aumône aux prêtres et leur mon-
trait des lettres d'un neveu ingrat qui était
à Paris, à la Chambre des députés.

L'aventure fit grand tapage. On a cablé
ce neveu inhumain qui laissait souffrir la
pauvre. Un homme si riche, un homme à
millions, qui ne trouvait pas un louis pour
une vieille parente ! Un mauvais cœur. Et !
Et, pécaïent, toute la gent provençale s'en
mêla, avec un grincement strident de cigale
en plein midi. On recommença la moqueuse
histoire du magasin d'épicerie de Ca-
hors. On photographia, même, la boutique
avec ses chapelets d'aulx, sa morue sèche,
ses barils de pruneaux et ses pains de su-
cre. Et, sur la devanture, en grosses lettres
peintes naïvement par un barbouilleur
d'enseignes, on lisait très correctement :
Gambetta aimé.

On répandit à profusion cette photogra-
phie, qui voulait être méchante et qui n'é-
tait que bête, en rééditant le cliché de la
tante, dansant devant les sacristies, pour
un morceau de pain charitable.
C'était maladroite. Cette modeste boutique,
perdue au fond d'un village, était la ré-
ponse aux attaques des sots. Si M. Gam-
betta, au lieu de naître chez un pauvre
boutiquier de campagne, était né chez un
prince de la finance, dans un palais de
marbre rose, il n'aurait pas eu de tantes
besoigneuses. Battant la grosse caisse sur
son ventre, escomptant d'avance sa renom-
mée ; ou, les ayant eues, il aurait pu les
soulager avec ses deniers. Parti de si bas,
ayant tout seul tracé sa voie, fils d'épicier,
il ne pouvait pas jeter à pleines mains l'or
sur cette famille sans le sou. Et Dieu sait
si elles ont des dents et si elles ont des lan-
gues, les familles du Midi à la rescousse
d'un de leurs parvenus !

Les gens du monde, qui ont caricaturé
l'aventure par le crayon spirituel d'un La-
fosse encore vivant ou d'un Agrippa répu-
blicain devenu un J. Blass légistime, ont
oublié, sans doute, cette vieille marchande
de poissons, morte il y a peu d'années,
passage du Grand-Cerf, sous le nom de la
mère Louis, et qui s'appelait véritablement
d'un nom historique dans la famille des
Bourbons. Elle aurait pu prétendre au
trône, — sans la loi salique. — Et elle
vendait des moules toutes fraîches, en
tablier poissaux, les pieds nus et sales
d'un horrible sabots.

Oui, mais la cousine Gambetta ? J'y suis.

On avait oublié l'aventure de la tante.
Ça manquait de parents pauvres. Il fallait
jeter quelques mendiants à la tête de cet
orateur. Le Gaulois apprend, par hasard,
qu'une chanteuse d'un beuglant quelcon-
que, en province, s'appelle Gambetta.
Quelle aubaine ! Vite, il dépêche un de ses
rédacteurs, qui a un entretien avec la ca-
botine, ni plus ni moins qu'avec un général
russe, assistant aux manœuvres. La demois-
elle le reçoit à bras ouverts. Elle lui conte
sa vie. Le journaliste atténue les expres-
sions « il y a de ces argots de coulisse qui,
déjà, ne s'impriment pas ». Le jour-
naliste a de ces pudeurs a publié *Pol-
Bouille*. Il a ses jours d'indécence, comme
d'autres ont leurs jours de migraine. Le
jour où il est allé voir mademoiselle Claire
Gambetta, il était en pleine phase de
vertu.

L'actrice — pour parler comme Champ-
saur insultant Judic — lui explique tout au
long ses liens de parenté avec M. Gam-
betta : cousine à la mode de Bretagne.
J'aime encore mieux les tripes à la mode
de Caen. Elle a écrit à son cousin une let-
tre de condoléance, lui demandant de l'ar-
gent. Le grand homme de Cahors lui a ex-
pédié deux députés ; le plus bossu lui don-
na trente francs, — il exigea un reçu. —
Puis ce fut tout ; depuis, plus rien. Alors,
la demoiselle a décidé qu'elle chanterait.
Toujours les Valmajour à la poursuite des
Roumestan.

Lorsque M. Gambetta était encore celui
que M. de Broglie appelait « une Majesté
voyageuse », il alla faire une tournée dans
le Midi. Il devait prononcer à Cahors un
discours retentissant dont le monde parle-
rait. Les municipalités avaient tout pré-
paré pour que l'accueil fut splendide. La
ville était pavée. Des affiches rouges
annonçaient, en lettres capitales, les di-
verses réjouissances et — plat de résis-
tance, — pour le soir, au théâtre, un grand
discours du grand homme. Toute la Dor-
dogne était dans le pays, avec ceux de la
Gironde et du Lot-et-Garonne. On était ve-
nu de cent lieues. On voulait le voir, on le
verrait. On l'efflouterait sous les ovations
chaudes. Ce peuple, tout en démonstrations
extérieures, en gestes exubérants, animé,
vif, grouillant, excessivement mobile, ac-
teur de surface, se promettait d'effacer
l'impression de Cavaillon. Car ceux de Ca-
vaillon avaient voulu tuer Gambetta, à pé-
cisé. Mais on leur z'y ferait voir, à ces
drôles, à ces marchands de melons, si les
gens de Cahors étaient des avortons et des
chétifs !

La veille du grand jour, on lut, avec une
immense stupéfaction, des affiches rouges.
À côté d'autres affiches rouges. Les ancien-
nes, annonçant le discours de M. Gambetta,
député ; les secondes annonçant les débuts
de Mlle Gambetta, chanteuse. A la même
heure, l'une au casino, l'autre au théâtre,
allaient tenir le public haletant. La confu-
sion devenait regrettable. Cette cousine qui
se révélait d'une façon aussi inattendue,
devait, singulièrement, gêner le soleil le-
vant du futur président du Conseil. On par-
lementa. La municipalité obtint que Mlle
Gambetta débiterait plus loin. C'est été
dit, pour les Cahorsais. Mais, à l'heure, on
tendit une chaussonnette et, pour un gon-
meux épris de chaussonnette, d'aller entendre
un discours.

Celle qui devait se faire payer pour
chanter, gagna ce jour-là un superbe ca-
chet — car elle fut payée pour se taire.

On la retrouve aujourd'hui, ailleurs, à
Lorient, je crois. Elle fait les délices d'un
caboulot interlope. Elle est brune, avec des
yeux expressifs, d'un beau noir volup-
teux, mais l'air très bête d'une demoiselle
qui ne sait que le *Pied qui remue* ou *Qui
va vu Coco* ? Le correspondant du *Gau-
lois* lui a conseillé de venir à Paris et il a
ajouté finement, qu'elle gagnerait beau-
coup d'argent « car tout le monde voudrait
voir la cousine de Gambetta ». Il est à pré-
sumer que cette aimable personne viendra.
Elle trouvera, certainement, quelqu'un
pour lui payer son voyage et pour la faire
débuter aux Ambassadeurs ou à l'Alcazar.

Mais elle n'aura pas le succès qu'on lui
prédit, parce que ceux qui vont au concert
entendent s'amuser et non faire de la mau-
vaise politique. Cette chanteuse, qui espère
en son nom, pourrait bien remporter l'in-
succès qu'elle mérite — en dépit du haut
patronage de M. Arthur Meyer. Il compte
en faire le pendant du *crime du Pecq*. Un
clou. Il se trompe : on n'aime pas les clous
qui déchirent.

L'ancien président du Corps législatif, à
la malheure d'être né dans une famille obs-
cure. Les siens sont de pauvres gens. Ce-
pendant, il a entouré sa mère d'un soin
pieux. Il ne rougit pas de son père. Il s'ap-
pelle Gambetta, comme au temps où il était
étudiant sans sou, ni maille. Il se serait
nommé Bücheron qu'il ne se ferait pas ap-
peler Saint-Genest. La vieille tante de l'a-
venue Montaigne est sa joie. A côté de ces
parents directs ; il a une foule de parents
qui se seraient moqués de lui dans l'adver-
sité et qui viennent, parasites sans vergo-
gne, se chauffer au soleil de sa popularité.
Ses ennemis politiques montrent peu de
tact en se faisant les barnums de ces lé-
zards du talent parvenu.

Ce cas peut s'appliquer à tous. Il y en a
combien qui meurent, une fois arrivés,
étouffés par les quémandeurs de la famille ?
Il semble que celui qui a atteint sa place au
banquet, doive nourrir, sous peine d'être
bafoué, tous les mendiants qui, à des titres
divers, s'agitent autour de lui. Qu'un fils
soutienne les siens, les proches, c'est jus-
tice, c'est même d'une absolue équité ;
ou blâmerait le triomphant qui serait un
goujat. Mais de là, à donner la paille à tous
les oisifs qui se souviennent que vous êtes
leur parent, parce que vous avez de la for-
tune, il y a un abîme. Edmond Lepelletier
disait, à propos de cette fille : « Si M. Gam-
betta fut resté petit avocat méconnu et
qu'elle fut arrivée première chanteuse à
l'Opéra, aurait-elle accordé à son cousin
pauvre le secours qu'elle demande à son
cousin riche ? » Non. Elle l'eût fait jeter
à la porte par ses valets. Et, dédaigneuse,
grande dame jusqu'au bout de son mépris,
elle lui aurait dit : « Monsieur ! je ne vous
connais pas ! »

En vérité, c'est absurde de menacer un
homme avec l'humilité de la condition de
ceux qui ne sont ses parents qu'à la mode
de Bretagne ! Quelle fortune il faudrait à
M. Gambetta pour apaiser les désirs de lu-

cre de toute une famille méridionale qui
doit se multiplier à l'infini ?

Dans une chanson de Colman, on voit
ainsi, la famille d'un valet de chambre sol-
liciter pour tous les arrière-cousins et ar-
rière-neveux, des places et encore des places.

Celui qui est en haut, arrivé par son ta-
lent, doit-il donc servir de remorqueur à
toutes ces nullités ambitieuses qui gravitent
autour de lui ? M. Gambetta aurait bien
tort de s'inquiéter des tantes pleurnicheuses
et des cousines bavardes que l'on accroche
aux pans de son habit. Ce ne sont pas ces
parentes, à je ne sais quel degré, qui di-
minueront d'un rayon sa gloire possible.

Je parle, ici, sans parti-pris, réservant,
pour un autre cadre, mon appréciation sur
l'homme politique. M. Gambetta est le type
de l'homme pauvre parvenu au plus haut
sommet. Tous ceux qui traînent, derrière
eux, une suite modeste, doivent le défendre.
Le parent pauvre qui sollicite, avec ce ra-
finement de publicité, c'est l'ennemi. M.
Gambetta est une victime. S'il y a, pour
ceux qui sont dans ce cas, intérêt à le plain-
dre ; il y aurait, de la part des riches, un
grand tact à ne pas le blâmer.

Cette demoiselle qui dit le *Pied qui re-
mue*, la *Femme à papa* ou *C'est dans le
nez que ça me chalouille*, est une pieu-
vre d'une espèce particulière. Je souhaite
qu'elle débute à Paris. Je lui réserve un
sifflet monstre, avec une clef de Tragal-
das.

Car j'ai en haine, ô mademoiselle Claire
Gambetta, les petites personnes sans talent,
qui, ne pouvant exercer facilement le chant,
pratiquent ouvertement le chantage.

E. DESCLAUZAS.

FANTAISIE MILITAIRE

A FANNY JACKSON.

Enfant de chétive mine,
Eclos dans les faubourgs,
Eille aimait, toute gamine,
Le roulement des tambours.

Pour se faire reconnaître,
Sans peur, elle retrouvait
Les rideaux de sa fenêtre,
Quant le régiment passait.

Elle voyait dans ses rêves
Quelque soldat triomphant,
Amateur des amours brèves,
Perdu dans ses bras d'enfant.

Eprise de fortes races,
Elle eut désiré s'avoir
Que l'acier clair des cuirasses,
Tous les matins, pour miroir.

O la rencontre opportune,
Un jour, près d'elle, passa
Un officier de fortune,
T'es naïf, il la lança.

Mais si haut que la charmante,
Toute fière de monter,
A tous ent'ouvert sa mante,
Sans s'arrêter de sauter.

Très séduisante actrice,
Sans soucier du million,
Ses amoureux, par caprice,
Formèrent un bataillon.

C'est la reine dont on cause,
Au mess, entre soi, le soir :
Crâne femme et pas de pause !
Qui sait envoyer s'asseoir.

Ce drôle qui l'assassine
Des yeux. — Général très bien,
Qui lui dit, tout haut : cousine !
Et dans l'alcôve : mon chien !

Parce qu'elle a, dans la route,
Perdu quelquefois ses bas,
Elle ne veut point qu'on doute
De sa bravoure aux combats.

Mieux que tant de camarades,
Qui jouissent de traversins,
Elle a conquis tous ses grades
A la pointe de ses seins.

KARL MUNTE.

UNE CARTE POSTALE

Pour le concours dernier, j'avais reçu
une poésie intitulée : *Boire en liesse* et si-
gnée Michel Hubert. En la lisant j'avais
reconnu que ce Michel Hubert avait com-
mis un plagiat. J'attribuais l'œuvre à Emile
de la Bédollière.

Je reçois, à ce sujet, cette carte postale,
mise à la poste à Lyon-Guillotière.

« Allons, je vois que décidément vous êtes très
fort ! La poésie « Boire en liesse » a été effecti-
vement copiée dans Emile Augier, son auteur,
qui l'avait dotée de ce titre : *Boire à l'ombre*.
Cela (sic) a même été mis en musique et se
chante partout, excepté, paraît-il, devant (sic) vos
oreilles ; trop petites pour entendre. »
A mauvais entendeur, pas de salut. »

Cette carte postale n'est pas signée. Elle
prouve :

1. Que la poésie a été copiée ;
2. Que le drôle qui m'envoie cette carte
sait d'autant mieux quel est l'auteur de
cette poésie qu'il l'avait volée lui-même,
dans les œuvres d'Emile Augier ;
3. Que ce drôle avait signé Michel Hubert ;
4. Que je l'ai traité d'âne et que j'avais
raison ;
5. Que j'ai à sa disposition deux paires
de giles, qu'il pourra venir chercher, tous
les soirs, de 4 à 5 heures à l'imprimerie de
la « Bavarde » ;
6. Que je me moque du salut d'un pla-
giaire et que ce Michel Hubert est un
plagiaire, qui n'a d'esprit — que celui des
autres.

KARL MUNTE.

A Jehan Gringonneur

Si je criais au voleur ! — que dirais-tu Jehan
Gringonneur, proche parent de Gringoir ?
Je cueille dans le *Carillon* du samedi, 28 oc-
tobre, page 2, colonne 3, l'article suivant :

« Et maintenant, le froid ne nous ren-
dant nullement l'énergie, je que la chaleur de
l'été dernier nous a ôté, volons cynque-
ment à Napa les pensées suivantes, ins-
crites par des amis, plus ou moins intimes,
sur le carnet de cette demoiselle :
C'est surtout par nos vices que nous plai-
sons aux novices.

Dis-moi ce que tu la payes, je te dirai ce
qu'elle est.

La cinquantaine ? ... L'extinction des
feux !

Il y en a qui se jettent dans le vice la
tête la première. J'ai réussi pour avoir fait
tout le contraire.

Les hommes de lettres séduisent par
leurs beaux mots et nous par nos moelles.

Pas d'argent, pas de cuisse !

Ces pensées ont été publiées, il y a quelques
années, dans le *Tam-Tam*, sous le titre : *Le
Carnet de Nana*.
Si monsieur Jehan Gringonneur y tient, je lui
rappellerai la date de cette publication.
En ce temps-là, Desclauzas s'appelait Georges
Gruelle.

Je suis convaincu que le spirituel rédacteur
du *Carillon*, n'a jamais lu l'article de Gruelle.
C'est une rencontre bizarre, voilà tout.
C'est égal, la prochaine fois, que je le retrou-
verai au Chat-Noir, je lui ferai payer un bock.
Ça vaut bien ça !

E. DESCLAUZAS.

LE MEETING DU CIRQUE RANCY

La question du théâtre prime toutes les
autres. Le demi-monde est l'habitué de l'O-
péra ; sa suppression le touche. Les petites
dames ont voulu protester. Elles ont laissé
aux messieurs les moyens violents, la lutte
de la rue, la résistance aux gendarmes, la
poussée, le tumulte, le bruit. Elles ont sim-
plement décidé de se réunir en assemblée
extraordinaire, au cirque Rancy.

Notre dernier numéro contenait la con-
vocation, elle était signée : Ma Mère-Mat-
tend, Adrienne Roux, baronne de Saint-
Ouin, Marthe de la Roche, Anna Oberley.
L'appel a été entendu ; le cirque était
plein. On avait placé la tribune dans la
piste. Le bureau était composé ainsi : Ma
Mère-Mattend, présidente ; Adrienne Roux
et Marthe de la Roche l'assistaient. A une
heure, la présidente, toujours solennelle,
se leva : « Mesdames, la séance est ou-
verte ! »

Notre sténographe se tenait modestement
caché derrière Lontine, l'énormité de cette
femme empêchait à la foule de contempler
ses traits inspirés. Il a reproduit, pour
l'histoire, les discours et les interpellations
de cette séance mémorable.

A peine est-elle ouverte, qu'un grave per-
sonnage demande la parole. Le silence se
fit : on a reconnu M. Gailleton, maire de
Lyon.

M. Gailleton (très ému, la voix trem-
blottante). — Je n'ai pu résister au désir
de venir parmi vous. Je suis maire...
Maria la Parisienne. — Moi aussi.
Marie Canodin. — Je plains le gosse.

M. Gailleton (continuant). — Oui, mai-
re de votre ville. A ce titre, j'ai le droit de
m'occuper du théâtre. Je me suis dit, comme
ça, que c'était bien coûteux, un ballet.

Engénie Chaumillon. — Pas si coûteux
que ça ; quand j'étais bonne, je payais
le mien 3 fr. 50, et j'avais le sou pour
franc.

Ma Mère-Mattend. — N'interrompez-
pas l'orateur, espèce de pie borgne !

M. Gailleton. — Un ballet et puis de la
musique, c'est du luxe. Je suis pour les
goûts modestes. Un opéra, c'est pas moral ;
ça manque de vertu. Les jeunes filles qui
vont entendre ces choses-là, reviennent tou-
tes troublées, elles se rappellent, la nuit,
les beaux amoureux qui disent, en si bémol,
leur amour à des jeunes filles, qui leur ré-
pondent en la majeure... Ça met le trouble
dans les familles honnêtes... (Chan-
tant) :

Anges si purs... que dans un songe...

Annette la Licheuse. — Oh là ! là ! que
c'est faux, mon vieux, tu n'as pas de voix.

M. Gailleton. — Madame, je ne vous
parle pas. Je dis : « Anges si purs... »
En voilà une pimbêche. Je chantais mieux
étant jeune. Tout passe...

Henriette Chaillou. — Excepté le petit
caporal... Il ne passe pas, le petit ca-
poral.

Angeli. — Pas de politique. Henriette
Chaillou s'écarte.

M. Gailleton. — Si ça continue, je ne
dirai plus rien...

Anges si purs, u u u u u u u u u u.

Ça vous impatiente ?... C'est pour vous
peindre l'émotion d'une jeune fille qui a
entendu ça. Tout le temps elle répète :
« Anges si purs... » et elle s'oublie dans
un songe. Elle ne travaille plus, elle ne
travaille plus, mais elle mange toujours.
Alors, c'est la misère... C'est le suicide...
c'est l'hôpital... c'est la prostitution. En
supprimant l'opéra, nous avons franchi
l'un des abîmes de la question sociale.

Nous avons remplacé les ténors par un
éléphant. Avez-vous vu notre éléphant ?
C'est ça qu'est beau, un éléphant ! Il vient
de l'Inde et M. Stanley lui a flanqué un
coup de fusil pour faire bisquer M. de
Brazza.

Un éléphant aussi soumis peut bien tenir
lieu de dugazon. Lyonnais, vous n'êtes
guère raisonnables, vrai ! Vous voulez un
opéra, et vous avez déjà un bar américain,
la baraque des frères Grégoire et le Gui-
gnol de la rue Port-du-Temple. Nous ne
consentirons jamais à augmenter le nom-
bre de vos plaisirs. Nous nous rappelons
comment finit Sparte et comment tomba
Rome !

(L'orateur descend de la tribune au mi-
lieu d'un profond silence.)

M. Chéron y monte à son tour ; sa barbe
blanche semble jeter des éclairs. Il fume.

Des voix. — A bas Joséphine !

M. Chéron. — Elle vous déplaît, une
bonne fille pourtant ; elle a quelque rap-
port avec Maria Porte, par exemple : elle
se culotte. (Vif mouvement). Moi je suis
aussi dans les affaires du théâtre, j'entends
ce qu'on dit. On a tort. Tout est pour le
mieux dans le meilleur des mondes.

M. Gailleton, mon vénéré maître, a ra-
ison. La subvention ne servait à rien. Ça
venait à la flûte, ça s'en retournait au
tambour. M. Gailleton, mon vénéré maître,
a raison.

Annette Bassin. — Brigadier, vous avez
raison. — C'est un air connu, ça. J'aime
mieux les *Lampions* !

M. Bouffier. — Un mot : M. Gailleton
a raison !

Le critique du Salut Public, grave-
ment. — Alors Rossini a tort, Meyerbeer
a tort, Gounod a tort, Mozart a tort. Tous
les symphonistes, tous les mélodistes, tous
les génies immortels, tous ceux qui ont tiré
de leurs cerveaux ces compositions admi-
rables qui traversent les âges, toujours
jeunes et toujours applaudies, ont tort.

La musique est une exilée, on lui ferme le
Temple. A la féerie des notes, à la magie
harmonieuse des ensembles, on préfère la
féerie de carton peint, l'illusion d'une mise
en scène luxueuse. Le Verbe se tait, le
chant se meurt, mais Philéas Fogg cause à
Archibald Corsican. Et ce public, qui vou-
drait rêver avec Ophélie, est forcé de cre-
ver de rire avec *Passé-Partout*.

En avant les chemins de fer, les wagons,
les chaudières qui éclatent, les sauvages
qui rampent, les charmeuses et les ravales,
Aouda et le reste.

lement proposer une chose. Remplacer les éléphants par des grues. Ça serait trop drôle. Puis la figuration serait facile à trouver. Ces bêtes-là ont toujours beaucoup de succès. Est-ce pas, messieurs ?

Un vieux général en retraite. — Evidemment... évidemment !

Perrotine. — Cette proposition est une indignité, il faut être digne pour avoir ces idées-là. Je ne me sens pas du tout des goûts d'acricie, moi. J'y dis : zut, au public !

(A ce moment, il se produit une immense rumeur. La tribune est envahie par un étrange personnage. Il porte un costume de clown, à raies multicolores. Sa tignasse est jaune, sa figure est blanche et sa bouche est rouge, un cri l'accueille : « Alphonse ! »)

Il remercie, en faisant le saut périlleux, sur la tête d'Anna Oberley. Et de sa voix singulière, avec des gestes comiques, il fait un discours qui ne se peut reproduire, tant les rires emplissent la salle.

Alphonse. — Je suis Alphonse, messieurs, mettez-vous à l'aise ! Comme clown, ai-je dit, beaucoup d'esprit. Pas bête, moi ! Vous ! alors moi ai une idée très chic... mais faut pas rigoler.

Si M. Gailleton le veut, je me propose pour directeur. Vous, hein ! c'est une idée ça !

Je prendrai comme acteurs tous mes amis. M. les Palmiers qui jonglera avec des boîtes, comme matelotisme Elisa Email, avec sa vertu, il sera payton. M. les William Bell, qui cabriolera comme l'âne la Blonde, il sera premier ténor. Les flâmes en raffolent de ce monsieur William. Les acrobates seront tous des choristes : ils chanteront bien allez, oh très bien ! vous.

Les petits chevaux de monsieur Commandeur, ils joueront de la musique, tur lu tutu. Et monsieur Nathalie fera une mère noble et les ingénuités ; il fait bien les nourrices au Cirque, c'est-y convenu ? je sais déjà jouer du violon, la tête en bas, Paganini, il sait pas jouer du violon la tête en bas. Si ça vous va, dites vite, suis pressé, moi et monsieur Rancy pourrait venir, ça serait gênant, il me donnerait mon compte : treize sous qu'il me redoit.

(A ce moment le clown se livre à une mimique expressive et désolante. Toute la salle se tord. Le chroniqueur local du *Petit Lyonnais* ressemble à un serpent : on le dit atteint de la danse de Saint-Guy (Joannes).

Jenny Bidel. — Il est bête cette espèce de sauvage. Ce n'est pas parce que Francine Commarmond l'adore, que je l'adore moi.

Si on veut remonter un opéra, il y a un moyen plus simple. Composer la troupe avec des cocottes. Toutes ne chantent pas, mais toutes font chanter. Elles ont de la voix, — Zola dirait : elles ont de la gueule. — Elles se connaissent en notes, surtout en notes élevées, demandez plutôt aux tapisseries et aux couturières.

Annette Bassin. — J'en sais quelque chose.

Jenny Bidel. — Annette Bassin bassine. Je reprends : ces dames auront du succès, si elles ne remplissent pas leurs rôles, elles rempliront leurs maillois. Ainsi, Annette la Licheuse, étant toute petite, a fait des études...

Jenny Ingénue. — De mœurs.

Annette la Licheuse. — De mœurs. Sais-tu ce que ça veut dire les mœurs ?

Jenny Bidel. — Je ne veux pas qu'on me coupe toujours. C'est indécent, c'est infect. J'ai des projets, je les expose. Et vous savez je sais exposer. Voulez-vous qu'en soit ainsi ? hein ? On va composer la troupe.

Clotilde. — La troupe ? J'en suis pour la troupe.

Le vieux général. — Une femme ça, tonnerre de Dieu !

Une voix dans l'auditoire. — Je demande la parole !

Ma Mère Maitend. — Votre nom, monsieur ?

M. Chion du Progrès. — Chion.

A ce mot, un grand tumulte se produit. Quelqu'un dit : nous ne recevons pas d'ordre ! Un autre ajoute : « Il est envoyé par un pharmacien, c'est un disciple du docteur Eugénie. Anna Oberley s'écrie c'est un égoïste. » Puis on connaît l'italien, murmure « *Shokling* ! »

Ma Mère Maitend. — (Superbe, avec l'autorité que donnent les ans agiles son éventail en guise de sonnette.) Ce que vous venez d'entendre est de pure pornographie. Nous en disons de vertes... mais c'est trop trop.

Jeanne la Châle. — Oh ! Vous !

Ma Mère Maitend. — J'invite monsieur à quitter cette salle qu'il a sans doute prise pour un cabinet.

(Le pauvre monsieur Chion, descend en larmes et dit d'une voix entrecoupée par les sanglots : « Mais Chion, c'est mon nom, Chion ! oui mes amis : Chion ! »)

Le silence se rétablit, une commission est nommée pour composer la nouvelle troupe d'opéra. Au bout d'une heure, elle présente à la sanction du peuple le tableau suivant : *Bianca Sivori.* — Première chanteuse. *Elisa Bégand.* — Première chanteuse (oble).

Rosita Bédé. — Dugazon (du foin pour ces messieurs).

M. Gailleton. — Dugazon.

Ma Mère Maitend. — Mère dugazon.

La Baronne. — Troisième dugazon.

Adrienne Lorgnon. — Troisième dugazon (Saint-Étienne).

CORYPHÉES

Marguerite la Nantaise, La Petite Poupée, Perrotine, Adrienne Roux, Charlotte-la-Vadrouille, Pâquerette, Théo, Mélanie, La Laubépin, Marie Maïossi, Adèle, la Rousse, Pauline Desgorgues.

Fonfon. — Premier ténor.

Le clown Alphonse. — Baryton.

Fanny Bombance. — Baryton... nant de l'opposé.

M. Chiron. — Larquette.

M. Bouffier. — Premier comique.

Théo. — Trial (ne pas écrire : triviale).

Régisseur parlant au public. — *La Baronne.*

Machiniste. — *Le Commissaire de police.*

Allumuse. — *Elodie Vallot.*

Souffleur. — *Jean Sarrazin.*

Cette liste est acceptée par acclamation.

Angeli. — Le *Nouveliste*, — tirage 600.000 exemplaires, la dira aux quatre parties du monde.

Le chroniqueur du Petit Lyonnais. — Dans le *Tour du Monde*, il y en a cinq.

Angeli. — J'en fais une.

Blanche Tête-de-Singe. — La partie du monde que l'on cache est toujours la plus drôle. Pourquoi ça ?

(Voyant la discussion devenir orageuse Ma Mère Maitend s'écrie : La séance est levée.)

Maria la Parisienne. — (Rajustant son corset rouge sur sa chemisier rouge. Je voudrais bien en dire autant.

L. D'ASCO.

Au moment de mettre sous presse, le bruit court qu'une explosion a eu lieu au Cirque Rancy, durant la manifestation du demi-monde.

On parle de dynamite, de bombes explosibles. C'est une insanité. La vérité, la voici : Notre confrère Barthélemy avait accepté jadis de son ami Peyronnet le cigare de l'amitié. Ce cigare était tout simplement un pétard. Allumé, il a fait explosion.

Vous le voyez, tout se borne à une farce de gascou à gascou.

Toujours pétillants, ces deux écrivains ! Ils ont juré de faire du bruit dans le monde, ils en font.

Bonnes âmes, rassurez-vous et riez des timorés qui bouchent consciencieusement les soupiraux de leurs caves et des autorités qui placent des factionnaires aux abords des monuments publics.

Ainsi les bombes en question ne sont que de vulgaires cigares d'un sou.

L. D'A.

SIMILITUDE

— SONNET —

Sous les feux écarlates des jours caniculaires, Un serpent effroyable, rampant sur sa queue, Traquait un pauvre chat, se tortillant, se débattant, Et se débattant sur sa queue, se tortillant, se débattant.

Rampant, puis s'arrêtant, puis se tortillant, puis se débattant, puis se tortillant, puis se débattant, puis se tortillant, puis se débattant, puis se tortillant, puis se débattant.

Autre oiseau, savant tout un soir à ma croisée L'été 1904, et le printemps, et l'été 1905, Tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais, et tu te tortillais sur ta queue, et tu te débattais.

Maintenant que je suis loin, je ne veux rien vous cacher. Angélie, vous m'avez fait meilleure qu'il me convenait j'avais certainement, et j'ai encore hâles ! des petits travers... Vous les ignorez sans doute, je vais vous les dire, moi :

Mon amant était employé. Il m'aimait un peu, et, à tout instant m'appelait : « sa chère », par dérision je crois. C'est qu'en effet, je constituais le premier chapitre de ses dépenses ! Il prenait pension chez un restaurateur de la Place Louis XVI. Savez-vous ce que je fis ? Je vins m'installer à son hôtel, et quoique petite, l'appelait ne me fait point défaut.

Bientôt, il me déclara que l'argent allait trop vite ! Alors nous résûmes de prendre nos repas dans sa chambrette. Je fus nommée cordon bleu. C'est là que mon mauvais caractère se donna libre cours un jour.

Je voulais un biféck, lui ne voulait pas. Je déclarai formellement me refuser à la préparation de tout autre aliment. Il se fâcha. Ce fut une pluie de gros mots. Impatiente je marchai résolument vers lui, le poing levé, et, comme il se mettait en garde, de rage, je saisis la chaîne de montre avec violence. Il tenta beaucoup à cette chaîne. En la voyant brisée, sa fureur redoubla. Tout à coup, je me saisis par le milieu du corps, puis, pressée, portée sur mon lit, entortillée avec soin dans plusieurs draps et recouverte des oreillers et de l'édredon !

Pendant que j'essayais de me débarrasser de ces liens, mon amant s'enfuyait, non sans avoir fermé la porte à double tour et moi je boudai furieusement pendant deux jours. Naturellement j'exigeai des excuses complètes et je m'accordai mon pardon qu'avec une lenteur remplie de dignité !

Qu'en pensez-vous de ma conduite en cette occurrence, mon cher Angélie ?

Je ne vous remercie pas moins de vos bontés pour moi, et ma nourrice à qui j'ai lu la situation dont je vous suis redevable, joint ses compliments aux miens.

Mille embrassades,

LA PETITE JEANNE

C'est un acte de contrition bien en règle, de contrition la plus parfaite. Il nous faut donc conclure que la petite Jeanne n'est pas toujours aimable dans l'intimité. Je ne puis cependant me défendre d'une vive sympathie pour elle. Sa missive est empreinte d'une naïveté gracieuse. Ouf, Jeanne, vous possédez la candeur de l'enfant qui vient de naître, ou, si vous aimez mieux, de l'enfant qui vous est venu.

ANGÉLIE.

CANCANS HAVRAIS

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro que Julia et son intime amie habitait maintenant un pavillon à Sainte-Adresse.

Il faut nécessairement que ces deux belles aient trouvé victime à leur piège ! Disons-le, la fortune ne leur a pas toujours souri.

L'histoire suivante, qu'un correspondant nous adresse, le prouve suffisamment :

JULIA ET ÉMÉLIE

Cette pauvre Julia n'a réellement pas de chance, ainsi son amie, la séduisante petite Emélie qui, comme elle, servait naguère force de bocks et d'œillades aux habitués de la Renaissance.

Un jour de soleil magnifique, elles se virent invitées, par deux jeunes gens, à une partie, au côté de Gournay.

Les deux serveuses acceptèrent avec empressement.

On loua une voiture. Foutte cocher ! en avant la gaieté !

Arrivé chez le traiteur de l'endroit, renommé à juste titre, les jeunes gens commandèrent un dîner succulent, qui leur fut servi dans l'un des discrets bosquets du jardin.

Mais sous un prétexte des plus futiles, ils quittèrent leurs aimables compagnes et ne revinrent plus.

Une heure se passa... Les belles commencent à s'impatienter. Julia n'avait point mangé depuis la veille : aussi, sur sa proposition, on se met à attaquer le potage vigoureusement.

L'appétit vient en mangeant, dit-on. C'est ce qui arriva. Les deux cocottes burent et mangèrent comme quatre !

Au dessert, les amants de ces dames n'étaient pas encore de retour. De temps à autre elles se levaient pour interroger l'horizon ; mais, comme sœur Anne, elles ne voyaient rien venir !

Enfin impatientées, et se voyant victimes de deux mystificateurs, elles firent venir le maître de l'établissement, auquel elles expliquèrent d'une voix émue, leur triste situation. Pour toute fortune elles possédaient un franc soixante ce qui était insuffisant. La note s'élevait à cinquante neuf francs soixante dix !

Le restaurateur indulgent consentit à les laisser partir, mais il réclama des bijoux comme garantie.

Julia laissa sa montre et Emélie son bracelet !

Elles remontrèrent ensuite dans la voiture qui les avait attendues, et le cœur gros revinrent vers sept heures du soir se mettre à la disposition des clients de la Renaissance ; un d'eux, assez complaisant, payait l'automédon.

Résistiez les bijoux ! Comment les dégrader ? Julia n'osait, on le comprend, raconter l'aventure à son amant en titre, et Emélie craignait les chiquenaudes d'une mère peu affable. Moins chanceuse que Julia, elle n'avait eu pour autant jusqu'à ce jour, qu'un modeste artiste de l'Alcazar, parti pour la capitale sans lui dire « au revoir ».

Il est un dieu pour les buveurs de champagne. — Soudain arrive l'un des piliers de la Renaissance, dont je me dispense d'écrire le nom, mais qui est fort connu dans le monde de brasseries. Julia et Emélie larmoyèrent ensemble ! Le saif paya !

Comment Emélie remboursa-t-elle son obligé client ? Nul ne le sait positivement. Toutefois, l'on assure les avoir rencontrés tous deux à 1 heure du matin, prenant le frais sur la jetée !

Anne O'nyne.

Nelly, de la brasserie d'Angleterre, aime à prendre le frais, mais elle pourrait bien le faire d'une manière moins ostensible. Nous l'avons aperçue l'autre jour, toute de rouge habillée, en train de tricoter à la fenêtre de sa chambre, au second étage de la brasserie. Et cela en plein midi, à l'heure où le soleil est encore chaud, et où le public est le plus nombreux dans la rue.

Allons, Nelly, de la tenue que diable n'imitiez point vos collègues françaises.

Une petite anglaise « qui ne peut pas sortir le soir » doit se respecter le jour.

Aperçu dimanche au concert du Jardin Public. une jeune tendresse encore fort peu connue au Havre et qui nous arrive directement de Paris.

Cette belle petite n'a que vingt ans et s'appelle Mathilde B... Elle est actuellement à la recherche d'un riche nabab, qui, nous le lui souhaitons, ne se fera pas longtemps attendre.

Une petite anglaise « qui ne peut pas sortir le soir » doit se respecter le jour.

Aperçu dimanche au concert du Jardin Public. une jeune tendresse encore fort peu connue au Havre et qui nous arrive directement de Paris.

Cette belle petite n'a que vingt ans et s'appelle Mathilde B... Elle est actuellement à la recherche d'un riche nabab, qui, nous le lui souhaitons, ne se fera pas longtemps attendre.

Mlle Charlotte se donne beaucoup de mal pour découvrir un nabab. Elle fait, dans ce but, de fréquentes visites à l'Alcazar. Nous l'avons aperçue hier soir sur la terrasse de l'Orléans.

La grande Adrienne, quoique un peu décatie, est une brune assez séduisante, qui fait les délices d'un capitaine au long cours.

Mais le capitaine ignore sans doute qu'un jeune étudiant parisien,

a des relations insolites, avec M. X. un de ses plus fervents adorateurs. Prenez garde à la « Bavarde », mademoiselle, prenez garde.

Bordeaux

On se demande pour quels motifs Al.... depuis demi-clos les volets de sa chambre depuis qu'elle a changé de domicile. N'est-ce pas l'intention de tromper la surveillance de son protecteur ? ou voudrait-elle échapper de nouveaux mystères ?

Ne cherchez pas à dissimuler vos projets de cascades, ô fille capricieuse et inconsistante, vos allées et venues fréquentes du soir, vos promenades en voiture avec certaine fille, compagnie qui vous trahira comme l'a déjà fait une autre impure que vous connaissez bien, vous incartades avec des étrangers de passage ne sont ignorées de personne.

Un indiscret.

Les courses de Bordeaux (réunion d'automne) auront lieu cette année sur l'hippodrome du Bouscat, jeudi 9 et dimanche 12 novembre prochain.

La foire est prolongée jusqu'au 12 novembre.

P. R.

Où allait donc, vendredi matin, vers dix heures, la vieille garde de Julie ? Elle était si pressée, qu'elle n'a même pas vu un de ses grands amis qui passait à côté d'elle.

Le même jour, nous avons rencontré Eugénie, des colonies. Nous conseillons à cette hébété de mieux se tenir dans la rue.

X... avait promis à la petite Titine de lui envoyer la première pièce de gibier qu'il trouverait.

Le hasard a voulu que ce fut un lapin. Néanmoins il s'est exécuté.

Le lendemain il reçut le petit poulet suivant : « Merci de votre envoi, bien qu'il soit de mauvais augure pour cet hiver, mais souvenez-vous que je ne l'aime ni de clavier, ni de garenne ».

Titine.

Un comble ! Au haut du rideau des Folies-Bergère, on lit : « Commerce — Industrie. » Ces deux mots ne pouvaient être mieux placés, n'est-ce pas, ô Léonie,

Avis aux étrangers. Le rendez-vous des cocottes est tous les soirs aux Folies-Bergère et aux Folies-Bordeleises.

Entendu aux Folies-Bergère. Un groom à une jeune biche : — Chère petite, quel est ton nom ? — Lequel ? — Mais ton nom propre — Je n'en ai pas — Alors, dis-moi... l'autre. Paul Rigolboche. Chevalier Guy de Dampierre.

Toulouse

Fantaska va nous assurer-t-on aller faire un petit voyage à Paris ; nous souhaitons qu'elle y reste longtemps, qu'elle n'en revienne pas, car, nous avons assez de ses façons et de ses cheveux.

Où courait donc si fort la fantastique Mounon dimanche soir ? Cette belle petite était-elle lancée sur les traces d'un boyard sérieux. Nous lui conseillons de ne pas fumer plus de cinq cigarettes par jour !

Nous avons eu cette semaine au Casino les débuts des Midgates jeunes acrobates américains qui nous viennent de la Scala de Lyon. Nous avons fort applaudi leurs poses de marbre. Au théâtre des Variétés nous avons successivement *Misc Ruart*, *Divorçons* et *L'Assommoir*.

TÉLÉSCOP.

Pérpignan

L'ELDORADO

(ANCIEN CONCERT BIJOU)

Le Bijou a depuis quelques temps déjà ouvert ses portes. La direction est changée, les consommateurs les sont aussi, le prix des places est diminué, et ces trois choses réunies ont fait chager le public ; effectivement, on l'a vu se presser à l'entrée, on l'a vu se presser à l'entrée, on l'a vu se presser à l'entrée. Les choses sont si pressées, qu'il y a eu deux copies comiques qui ont été vendues et des opérettes avec un orchestre et un ensemble de musiciens.

MM. Williams et Repas sont deux artistes consciencieux qui ont été secondés par les dames fut et feut enco e passer d'amusantes soirées aux habitués de cet établissement. Citons parmi les succès M. Repas : « J'éprouve un petit soulagement », le « Balai » et les « Plongeurs à cheval » ou quelques mots dits en Caïan achevant d'élever la salle prise d'un fou rire.

Williams dans « Il est de Caïan » prêche ce succès. Nous avons retrouvé la D'na chantant avec un goût qui lui permet et que nous lui félicitons de « Deux ou trois ». Une manne per que blonde nous avait au premier rang d'empêché de la reconnaître d'autant que ce n'était point dans ses habitudes d'être aussi sérieuse ; Un grand bon point !

Mlle Pielpat, une ancienne de l'Alcazar, y a chanté quelque temps, c'était une mélodie, a acquisition.

Prochainement de nouveaux débuts. Nous reviendrons sur le spectacle de l'Eldorado qui nous semble avoir cette fois des chances de succès. Spondius.

Samedi dernier, à l'Alcazar, j'ai été frappé par derrière d'un coup de poing par la rageuse Catherine, au sujet d'un article paru dans la « Bavarde » émanant de mon spirituel confrère Spondius. J'aurais pu agir avec la même procédure et rouler sous les tables cette péniante impure. Je m'en suis abstenu, car battre une femme, à mon point de vue, constitue une lâcheté.

J'ai simplement exigé qu'elle me fit des excuses verbales et par écrit devant M. le commissaire de police. Mais qu'elle prenne bien garde, la Catherine, car si j'ai bien voulu sur la prière de deux Mesieurs qui l'accompagnaient et pour eux seuls, lui faire grâce d'un procès correctionnel, il ne faudrait pas qu'elle suppose qu'il en sera toujours ainsi.

Notre sympathique commissaire de police l'a bien prévenue, elle a déjà été par deux fois la banche de la correctionnelle, gare la troisième.

Kley Ray Radia.

Concert parisien. — On nous annonce pour la quinzaine prochaine plusieurs débuts, entre autres ceux de Mlle Dorvilhy. Nous nous rappelons en effet de cette charmante artiste, qui il y a cinq ans, vint en *prima dona* créer le Concert-Parisien, et obtint du public en général les lauriers et les succès auxquels lui donnaient droit de prétendre son réel talent.

Nous espérons bien la retrouver de même cette année, et nous serons heureux de pouvoir encore l'applaudir et l'admirer.

Spondius.

Mlle Jeanne Chazaud a enfin tenu compte de nos observations. Il y a du mieux dans son chant qui n'est plus aussi criard. Elle va partir un de ces jours pour Nice.

Nous la recommandons à nos amis des Alpes Mesdames. Elle gardera de Perpignan, j'en suis certain, le meilleur et le plus touchant souvenir.

Mlle de Gerny a enfin quitté notre scène où elle n'était choyée que par certains clients fort amateurs de la Gibelotte. Elle a enfin fini de chanter « Visage rose » qui était passé à l'état de scie (pas patriotique) Elle est, dit-on, engagée à Rivesaltes. Nous lui souhaitons bonne chance.

Mlle Marthe se fait remarquer par une extinction de voix des plus prononcées. Malgré cela elle est encore fille. Elle sait plaire au public par ses gestes et son amabilité, ce qui prouve qu'elle est artiste. On dit qu'elle a bon cœur ! C'est bien mademoiselle, cela vous servira.

Nous conseillons à Mlle Paulia de se ménager et de ne pas se coucher si tard. Elle nous prouve souvent de sa présence au concert, et cela pour cause de maladie. Sougez-vous, mademoiselle, il y a de votre santé.

Mme Bénédic est toujours radieuse et se fait écouter avec plaisir.

Ua Bavard.

Béziers

Un de nos amis nous prie de demander à l'accorte Ketty de l'Alcazar, l'adresse du couturier qui lui a confectionné cet immense chapeau dont elle s'affuble depuis quelques jours. C'est égal, chère belle, ce ridicule couvre-chef, qui vous donne un faux air de prêtre espagnol, ne vous embellit point, mais là, point du tout....

On m'annonce que Jeanne Favier est à la veille de s'embarquer pour la Chine. C'est là une nouvelle qui n'étonnera personne, si l'on considère que cette impure a presque toujours compté pour vivre sur l'empire du Milieu.

Les spectateurs qui assistaient samedi dernier à la répétition de l'Alcazar, étaient très surpris de voir la jolie Jeanne Pagès dans les larmes. On était à se demander ce qui pouvait faire ainsi le désespoir de cette chère enfant, lorsqu'une bonne petite camarade voulut bien nous donner le mot de cette énigme.

La séduisante Jeanne venait tout simplement de recevoir une lettre de son nabab, qui habite les environs de Béziers, lui annonçant qu'elle était libre et que, désormais, il ne prétendait plus conserver aucun droit sur elle. Le protecteur de Jeanne se plaignait amèrement d'un entre-filet d'une de nos dernières chroniques, concernant notre jeune demi-mondaine. Il est vrai que cette querelle d'amoureux ne dura que juste le temps que mit Jeanne pour se rendre à St-C.... où, dès son arrivée, la paix ne tarda pas à être conclue.

Quant à notre article, nous n'avions fait que rendre hommage à la grâce et à la beauté de notre belle-petite, en constatant, à son endroit, l'enthousiasme de quelques barbons.

Ceci dit, que Jeanne Pagès reçoive ici l'expression des plus vifs regrets de l'auteur involontaire de cette querelle.

Le gentil Richard, toujours très apprécié du nombreux public qui fréquente l'Alcazar, vient de conquérir le cœur d'un jeune émigré de *los montes*, qu'elle aime, dit-on, éperdument. On parle d'un voyage que nos deux amoureux..... mais nous avons promis d'être discrets, donc, arrêtons-nous ici ! comme dans le *Châlet* (pas celui de l'avenue St-Pierre).

Terminons par une devise d'Angèle l'Italienne, commandante à Béziers du bataillon de Cythère :

« L'homme *poné*, voilà l'ennemi ! »

GÉRALDES DE CÉUR.

P. S. — Dans la nuit de vendredi à samedi dernier, cinq à six dames (!), parmi lesquelles se trouvaient deux artistes lyriques de notre ville, sortaient du Café des Fleurs.

Jusque là rien que de très naturel, mais, où nous trouvons que la présence de quelques sergents de ville n'aurait pas été de trop, c'est lorsque, à peine arrivées sur les allées Paul Riquet, ces dames se mirent à gémir à tue-tête : « Il n'y a pas de parapluie », « Le Petit bleu » et autres scies, *ejusdem farinae*. Décrite le *chamador* qui firent ces grenouilles, qui ne se séparèrent que dans la rue des Deux-Frères, serait chose très difficile. Quoiqu'il en soit, nous prévenons charitablement ces vadrouilles que si pareille scène se renouvellait la « Bavarde » se charge de leur infliger une leçon, dont certainement elles se rappelleront.

G. de C.

S'il y a eu erreur de mise en pages, que M. Gépals de Cœur nous le pardonne. Les nécessités d'un tirage hâtif en sont les seules causes. L. d'A.

Le calme le plus plat règne dans notre cité, les affaires ne marchent pas, le commerce dort, les temps sont durs et les femmes sont chères ! Rien d'extraordinaire à relater dans le cercle de notre bicherie.

Maria la colonelle et Jeannette se disposent à partir pour Nîmes où elles doivent débiter dans quelque café-concert. Bonne chance et des succès en masse.

Etodie la Marseillaise disparaît trois ou quatre fois par semaine et va à Valbonne exposer sur le tapis vert les quelques louis gagnés à la suite de son front. Est-ce pour aller en Afrique exploiter cette nouvelle région que vous tentez la fortune ? Mais, hélas ! ce n'est point à la dame de pique qu'il faut avoir recours, elle est sou-

vent trop ingrate, et vous en savez quelque chose.

Chère la Toutonnaise ou Claire des Fontaines merveilleuse, au choix, se dispose à partir pour Montpellier retrouver ses amis qu'elle espère ne quitter qu'après les avoir plumés de la plus belle façon. Bonne chance, belle impure, profitez de votre jeunesse, car il arrivera un moment où il ne sera plus temps de plaire. Mais, hélas ! je crains (de cheval !) que vous ne nous reveniez bredouille comme au mois d'août. Notre éducation est longue. Au lieu d'honorer de votre amour certain adonis des environs, il serait préférable de penser au solide. Enfin, c'est votre affaire. Mais ce que j'aurais à vous conseiller, ce serait de retourner à vos fers (à repasser). Là serait votre salut le plus sûr.

Bien timide, la belle Nodité. L'autre jour, cette jeune impure sortait de chez elle. A peine avait-elle fait quelques pas, qu'un troupeau de vaches arrive. Notre gambilleuse, ne se trouvant pas digne de le traverser, rebroussa chemin et attendit que ces innocentes bêtes soient passées. Tu n'étais cependant pas aussi délicate lorsque tu portais la légendaire robe bleue de grisette. Mais aujourd'hui l'on vaut plus, tout en valant beaucoup moins.

Jacques JANÉ.

CONCERT

On nous annonce que samedi, 4 courant, la chorale Eternelle donne un concert à ses membres honoraires, dans la grande salle du théâtre.

Nous avons le plaisir d'apprendre que la musique d'honneur la Lyre Eternelle, doit prêter son gracieux concours en cette circonstance.

Elle débarrassera et donnera plus d'attrait à cette solennité artistique. Un grand nombre de nos reporters vont se mettre en campagne, pour croquer toutes les demi-mondaines qui vont écouter nos jeunes lyriques.

La semaine prochaine je donnerai un compte rendu de cette petite fête.

THÉÂTRE

SUBVENTION ! SUBVENTION !

Tel est le cri qui s'élève de toutes les poitrines.

Nous avons cette année, une troupe qui ne peut causer qu'une seule chose, la dégoût de notre théâtre. Il n'y a pas à en vouloir au directeur qui met tout le zèle désirable pour donner au public, des spectacles d'après tous ses moyens.

Pourquoi n'a pas l'air de des troupes ambulantes, telles que gymnastes, clowns, acrobates, monteurs de bêtes féroces, lanternes magiques, etc., etc. ; la Comédie n'aurait qu'à y gagner, elle réduirait ainsi les frais de location payés par ces artistes, sans compter les entrées de faveur de ces Messieurs.

Nous nous sommes portés à regret que le loge municipale n'ait pas souvent dégarni.

Mais, Néron assistait aux combats meurtriers de gladiateurs, pourquoi la comédie n'assisterait-elle pas aux assassinats de nos opéras.

On ne peut comprendre à la manière dont est faite la musique de nos grands auteurs, tels que Meyerbeer, Rossini, Verdi, Gounod, Bizet, etc., etc., c'est à en perdre toute notion musicale.

Nous devrions demander continuellement Subvention ! Subvention ! au lieu de chiffrer nos pauvres artistes qui n'en peuvent mais. Espérons que la Municipalité accordera la subvention tant réclamée, et alors nous n'aurons qu'à la féliciter de l'effort qu'elle aura pu faire.

2ème (après-demain).

Pensez-vous toujours, aimable couturière de la rue Notre-Dame, à celui avec lequel vous avez tant ri.

J'en doute, car *celui-là*, comme vous l'appeliez, a tort du moment où il est absent.

Dites-moi, votre langue est-elle toujours aussi agile, ou bien faut-il cesser de vous appliquer ce surnom de *Bavarde* que vous méritez si bien ?

Ah ! le bon mois que celui qui vient de s'écouler !

Mais consolez-vous, si déjà vous n'êtes (j'espère que non), une lettre vous appellera bientôt ces heureux moments.

LUKETTE.

Angèle l'Italienne est toujours à Amélie-les-Bains.

Cette impure après avoir plumé un jeune pigeon bien connu de notre ville et l'avoir abandonné, s'est remise à cascader de plus belle. Je dirai donc qu'elle est allée se refaire à Amélie en compagnie d'un autre protecteur bien connu aussi des Carcassonnais qui ne la quitte plus d'un instant.

Evelina et Camille ne se quittent plus. Ces deux dernières ayant rompu avec leur amant, depuis ce jour elles se promènent presque toujours ensemble.

On assure qu'elle doivent bientôt partir pour Nice.

Ketty l'ancienne qui nous revient de Toulon, va terminer son engagement à l'Alcazar. Nous ne savons pas où elle ira en quittant notre ville.

Elle feraient bien de fréquenter un peu moins Pamela et les trois blanches.

Magdeleine Camélias se moque de nous depuis quelque temps.

Nous prévenons cette vieille garde vadrouille que si elle continue à poser de la sorte, nous dévoilerons une série de petites historiettes que nous possédons sur compte.

CETTE

Nous sommes forcés de remettre au prochain numéro, une grande partie de la correspondance arrivée trop tard pour être insérée.

Blanche la Gambilleuse va, paraît-il, nous quitter pour aller se fixer à Marseille. Cette belle petite aurait-elle conquis le cœur du généreux boyard qui lui fit récemment cadeau d'un superbe collier ?

Qu'est donc devenue Marie Abadie ? Il y a plus de trois jours que nous n'avons pas aperçue. Cette cascadeuse demoiselle pourrait-elle nous dire dans quel but elle chantait si fort à sa fenêtre samedi soir. Nous la réclamerons à tous les échos d'alentour.

Coquelnette.

Nous prions notre amie Tomba di Boi de nous faire parvenir de ses nouvelles.

Montpellier

Bavardages

Le cirque Plège continue à être le rendez-vous de nos impures.

En plus des habitués (et elles sont nombreuses) chaque représentation y attire une nouvelle hébété. C'est ainsi que nous avons constaté, l'autre soir, l'apparition de Marie Pernod. Cette gambilleuse à perruque blonde, était une gigantesque cheureau sur le devant duquel elle avait installé un immense toréador.

Son amour pour l'espèce chevaline serait-il développé à ce point ? Cette chère petite nous a bien fait rire, l'autre soir, dans les écuries du cirque, où nous nous promenions pendant l'entracte. Elle était en train de causer avec un adorateur, quand quelques étudiants de bonne humeur lui firent un bonjour fustigé. Une subergine en fit les frais. Profitant d'un moment où elle s'arrêtait « pas l'augurine, Marie Pernod » on lui attachait le légume en question sur le dos, et voilà notre gambilleuse partie, promenant à travers le cirque son légume phénoménal ! Ce que l'on a ri ! C'était à se tordre ! Aussi lorsqu'elle s'aperçut qu'elle faisait les frais de la plaisanterie, qu'elle ne fut pas sa force ! Quelle tempête ! Son visage devint pourpre, elle dit, rouge vif, par ses yeux, successivement par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ses faux cheveux même changèrent subitement de couleur. Je laisse à penser, pendant ce temps, les farces que l'exhibitionniste, s'en payaient une tranche, de rires ! C'était vraiment magnifique.

Après la clôture de l'incident, tournant d'un autre côté, les gigantesques de la « Bavarde » nous aperçurent Timide anée (ne pas confondre s. v. p.) qui apparaissait pour la première fois. Elle était accompagnée d'une douzière, qu'il est inutile de nommer.

L'immense perche répondant au nom de Marie finira-t-elle bientôt de rôder autour de la gare, entre onze heures et minuit ? Quelle prenne garde, la « Bavarde » l'œil sur tout.

On nous annonce que « l'Agence Havas » vient d'engager Fernande, la femme réclame, si connue dans notre ville.

Elle s'achève ? s'engagera-t-elle aussi ? « Quien sabe ? »

Maria A. est revenue dans notre ville après un court séjour à Cette. Veinards de Cette va !

Par notre fil téléphonique spécial, on nous annonce qu'une véritable invasion de « grenouilles » de la plus belle eau, rappelant une des 7 plaies d'Egypte, va envahir notre ville et les environs. La municipalité prend des mesures pour arrêter ce fléau d'un nouveau genre.

Nous recevons cette dépêche. Demain dynamite, bureaux « Bavarde » Montpellier.

Topla.

Nous savions bien que Thérèse, la femme historique, farieuse du surnom de Fiacre dont nous l'avons gratifiée, avait juré de laver cette injure, en nous lançant à la figure autant de boules, qu'elle peut en ingurgiter sans... accidents ; mais de là à faire jouer la dynamite, il y a loin. Aussi avons nous fini par penser que cette lettre était une fumisterie de quelque aimable loustic.

Eh bien ! pas de tout. Nous nous trompons complètement. L'autre soir, un de nos deux cent trente cinq employés, allant réparer un accident survenu à nos fils téléphoniques, butte contre un objet de forme bizarre. Il le ramasse, le porte sur son bureau. On juge de notre étonnement, bien légitime de reste, lorsque nous lisons ces mots inscrits sur le couvercle de la boîte : « Comité révolutionnaire des vadrouilleuses rennaises. »

La nouvelle de cet attentat, sans précédent dans les annales du journalisme, s'est répandue comme une traînée de poudre. Toute la ville est dans la consternation. Le commissaire central mandé en toute hâte, est arrivé accompagné d'une escouade d'agents de ville.

En sa présence la bombe a été ouverte et on a pu constater qu'elle contenait de la dynamite fallacieusement dissimulée sous une couche trompeuse de poudre de riz.

Une foule immense, à peine contenue par les deux compagnies du génie et de la ligne préposées à notre sauvegarde, stationne autour de l'hôtel.

La police est sur les dents. On craint un nouvel attentat. A samedi de nouveaux détails.

Théâtres et Concerts

GYMNASSE

Dimanche la troupe dramatique nous donnait en matinée *Les pourceaux de Paris*.

L'exécution a été excellente. Nos félicitations à la troupe de M. Petit.

Le soir, deuxième représentation de *Barbe-bleue*. Signalement M. Courbois le ténor que nous félicitons sincèrement, ainsi que MM. Mourret, Berlier. Dans le rôle de « Boulotte », Mme Mourret a obtenu un véritable succès.

Nous apprenons avec le plus vif plaisir, que M. Luigini vient d'être nommé chef de la Chorale M. Montpellier, en remplacement de M. Costecal, révoqué à cause d'un accident dont nous avons parlé dernièrement.

La nomination de M. Luigini fait le plus grand honneur à la société de la Chorale, et nous l'en félicitons sincèrement.

CIRQUE PLEGE

Les représentations du Cirque Plège continuent.

Parmi les artistes qui composent la troupe si variée de M. Plège, nous devons citer, M. Hognini qui exécute sur la corde raide les exercices les plus difficiles.

Les trois Bourbonnel sont de véritables artistes, et tout le monde voudra voir le saut du plongeur, exécuté par le jeune Bourbonnel qui s'éleva du sommet du Cirque.

MM. Bonthore frères sont des danseurs accomplis, ainsi que MM. Zerbin et Justin Diter « le Jockey d'Espom » dont l'adresse et l'agilité sont incomparables.

M. Rodolphe Lagoutte est un équilibriste des plus surprenants.

Disons, pour finir, qu'après la « Fête de nuit à Pékin » la direction donne une magnifique pantomime de 7 tableaux, « La Maison Rouge » qui a obtenu un plein succès. Bien que remplissant le rôle d'un personnage secondaire, le véritable héros de l'affaire, celui qui remporte la plus large part de bravos, c'est (avons nous besoin de le dire ?) l'immortable Gougou qui désol-

pille le public avec un entrain vraiment admirable.

Disons aussi que M. Dubreuil l'émiment régisseur du Cirque Plège, se trouve actuellement à Paris où il est allé commander des costumes et des décors pour une nouvelle pantomime.

CASINO MUSICAL

Monsieur Steviad continue à attirer le public au casino Langer-Bec. Espérons que les directeurs de cet établissement sauront conserver longtemps l'émiment artiste qui est si bien apprécié par le public montpelliérain.

A. SPINX.

La séduisante Virgile pourrait-elle nous faire connaître le nombre des châtreaux par elle absorbés dans la soirée de samedi dernier. — Nous serions heureux de le connaître.

Nous prions la belle Angèle et Gabrielle de se montrer plus réservées lorsqu'elles vont au Cirque car sans quoi nous serions forcés de leur distribuer des mauvais points.

Notre correspondance de Montpellier arrivée trop tard pour être insérée est remise au prochain numéro.

Tic-Toc.

Rennes

Léontine, la charmante et brune Léontine, vient de faire sa réapparition. Cette belle petite, fait de fréquentes promenades, dans les endroits à la mode. Tous ne la voient pas d'un bon œil. C'est une des plus redoutables rivales des 3 grâces.

On nous annonce un nouveau début au café du Sport.

Cette étoile quitte les dentelles pour faire son apparition sur les planches. Elle doit se faire entendre dimanche prochain, pour la première fois. La salle sera pleine, nous n'en doutons pas. Félicitons l'intelligent directeur, de s'être attaché cette nouvelle attraction.

Les 3 grâces sont paraît-il furieuses du nom de Pique-assiettes.

Pas notre faute.

Un conseil à la petite Marie, dont les toilettes noires sont charmantes.

Quittez, chère belle, la petite fleur de lis, dont vous avez orné votre corollette, dimanche soir. Vous paraissiez fort émue, ce soir-là et avec des emblèmes de cette nature, cela ne va pas !

La Ronde.

L'élégante Augustine fumait une cigarette, en prenant un bock, dimanche soir, au café du Sport.

Cette belle tendresse, pourrait-elle nous faire connaître son nabab favori ? de Blagmoël.

La belle Rachel, vient de quitter notre cité. On ne sait dans quelle direction elle a pris son vol.

Son protecteur est au désespoir. Tous ses amis cherchent à le consoler. On craint un suicide.

E. Patitant.

La séduisante petite Rosalie, vient d'arborer un superbe costume en satin chambré. Décidément cette charmante tendresse devient de plus en plus élégante.

La petite Marie la Grise faisait, dimanche soir, un souper fin en compagnie d'un de ses anciens protecteurs. Nous lui indiquons si elle le veut, un coiffeur qui pourra lui rendre ses cheveux noirs d'antan.

S. Padriil.

A cause des fêtes de la Toussaint, nous sommes forcés, de remettre au prochain numéro une partie de notre correspondance.

Jean de Montfort.

La plus grande des trois grâces (ne pas jouer sur le mot s. v. p.) serait-elle assez aimable pour nous dire où elle a pris ce genre de bain, qu'elle affecte sur nos places publiques.

Prenez garde, belle petite, on pourrait (quoique myope) découvrir des choses très curieuses sur votre vie passée.

Un conseil à vous, joli Cabriolet Vert, n'imitez pas votre sœur, et souvenez-vous de St-Cyr (près Rennes).

Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien connaître cette jolie gambilleuse, qui dimanche en plein jour, a pris la liberté de gifler un monsieur, qui passait dans une des plus grandes rues de notre ville.

Malheureusement cette dame a fui si rapidement qu'il a été impossible de la reconnaître.

SILHOUETTE

D'UNE DEMI-MONDAINE

Maria la Parisienne

C'est probablement parce qu'elle naquit à St-Etienne qu'on l'appelle Maria la Parisienne. Les noms ont de ces bizarreries. Le Français n'aime pas ce qui est local. Mon héroïne s'appelle Maria la Stéphanoise lorsqu'elle arpente le boulevard des Italiens et Maria la Parisienne lorsqu'elle se promène à Belleville.

Combien de chanteuses portent des noms abracadabrants de filles d'Albion qui sont nées à Bougival, à Nanterre ou à Sathonay. Celle-ci n'a jamais défilé de couples grivois sur la scène fleurie des Ambassadeurs, mais elle connaît toutes les chansons cristallines qui murmurent les couples à champagne sur les tables des cabinets particuliers et tous les refrains que le Cliquot entonne aux heures psychologiques. C'est une artiste qui connaît à fond la tyrolienne des lous et la provocante canifienne des soies qui font froufrou comme pour accompagner les talons qui font clic-clac. Son nom n'a jamais resplendi sur aucune affiche, mais on le retrouve sur les glaces bavardes des restaurants à la mode. Elle est étoile à sa façon.

Ses parents vendaient de la mercerie. Petite, on la mit en pension, mais elle n'aimait pas le travail. Les femmes en général abhorrent les bouquins, elles ont raison. Leurs cahiers sont des carnets roses, où l'on inscrit l'heure des rendez-vous, et la liste des cavaliers à qui l'on promet une polka ou une valse. Les chiffres qu'elles y consignent ne sont pas accompagnés de signes algébriques. Nos tendresses ne connaissent qu'une règle : la multiplication.

A quinze ans, ses parents voulurent lui faire débiter de la dentelle et des rubans. Elle était gentille et gracieuse. Il fallait vendre du satin et distribuer des sourires, elle pensa qu'il valait mieux vendre les sourires et garder le satin. C'était une rusée. Cupidon aime à taquiner les demoiselles de magasin, Paul de Kock se plaît à le reconnaître. Ce petit dieu rose vint un jour la trouver dans son comptoir. Elle ne lui laissa pas le temps de tirer une flèche d'or de son carquois. C'est bien monsieur, lui dit-elle, je suis à vos ordres.

Son aînée l'Amour fut étouffée de cette victoire sans coup férir ; il laissa son arc sur son épaule et caressait la fillette du bout de son aile vermeille. Tu seras vicomtesse, ou tu ne seras rien, répondit-elle, puis se tournant vers un personnage que l'enfante n'aperçut pas : Monsieur Bourdelle de Brantôme, ajouta-t-elle malicieusement, veuillez mettre en vos tablettes le nom de cette jouvencelle.

Elle fit ses premières armes à St-Etienne au café de la République.

Ce fut avec joie qu'on accueillit cette nouvelle hébété. Seize ans, de taille moyenne, mignarde comme une églantine qu'on vient d'arracher au buisson, elle portait à merveille le tablier blanc qu'ignorait Juvenat.

Au bruit qu'elle fit en cassant sa première choppe sur un plateau de marbre, vingt paires d'yeux étonnés lui lancèrent leurs caillottes les plus langoureuses. Elle était de celles qui ne résistent pas. Il faut que le bon Dieu soit bien distrait pour faire des coups de femmes des fortresses si faciles à prendre.

Le costume militaire lui plut. Comme bien d'autres elle se laissa gloubir par l'uniforme. Quoi de plus charmant qu'un guerrier, quoi de plus irrésistible qu'un dommain qui dessine une taille bien faite, et quoi de plus provocant qu'un éperon qui sonne clair, mêlant son gazouillement railleur aux cliquetis d'un grand sabre. Un soir elle se coiffa de son schako, c'était une toquée, toquée de gamine, toquée de folle !

Elle fit alors son entrée chez Bernois. Une brasserie très populaire que celle-là ! On lui fit présent d'une sacoche de maroquin rouge sur le dessus de laquelle on voyait un bébé joufflu, tenant un bœuf. Celui qui la lui donna devait être un peu sorcier puisqu'il devinait l'avenir. Peut-être n'avait-il rien deviné du tout ; le Hasard est beaucoup plus sorcier qu'on ne le croit. Après avoir servi beaucoup de bœufs chez Bernois, elle vint s'installer à la Maison-Dorée — la non plus ultra — des brasseries stéphanoises.

La petite Maria était lancée. Elle devint la compagne de la célèbre Zouline, une petite négresse étrange qui rit toujours et babille beaucoup. Elle fut l'égal des deux Roses, deux riches dont les sourires sont très appréciés. Elle fut la rivale de Claudia. C'est une demoiselle très belle que cette Claudia. Sous son corsage de servante bat un cœur d'amazone, que monsieur le roi de Siam ne dédaignerait pas d'avoir à son service.

Maria devenait de plus en plus provocante. En quelques mois elle avait complètement abandonné ses allures de pensionnaire. Les admirateurs étaient nombreux.

Claudia fut jalouse. Quelle femme ne l'est pas. Les petites scènes étaient fréquentes. Chavette fut charmée de les ajouter à son dernier volume. Un beau jour, la chavette aidant, les têtes s'échauffèrent, on se lança de forts vilains mots à la face. Ces projectiles sont inoffensifs. Malheureusement Claudia découvrit un porte-allumettes qui traînait dans un coin.

Le pyrogné vola et vint effleurer le chignon de Maria ; un bruit sec se fit entendre, clac ! une étoile apparut sur la glace, étoile nue de la colère de deux astres.

Quelques jours après ce petit exploit, Maria quitta la noirâtre cité qui l'avait vue naître et prit l'express pour la capitale. La Stéphanoise devenait Parisienne.

Elle débarqua dans un modeste hôtel de la rue de Moscou. C'est là, paraît-il, qu'elle mit au monde le petit bambin, dont on lui avait donné le portrait anticipé sur une amourette de maroquin. Elle prit au sérieux son rôle de maman. Le poupon était gentil à croquer, tout rose et tout mignon, avec de grands yeux malins ; il ne lui manquait qu'un kési sur l'oreille et des moustaches pour être la vivante image de son père. M. Lili fut des jouvances, on lui fit une couche fort douillette, qu'on orna de rubans multicolores.

Mais on eut beau lui faire les plus jolies caresses, il ne voulut pas rester. Il agit sagement peut-être. Un soir que sa mère était allée souper en joyeuse compagnie, il forma silencieusement ses paupières, et laissa s'exhaler sa petite âme d'ange à travers les ornements soyeux de son berceau. En voyant sa frimousse naquère si rose, devenue toute violâtre, Maria se mit à pleurer. Puis, peu à peu, son désespoir se

dissipa. L'image du baby s'effaça, elle vint habiter le quartier Latin.

On la vit alors chaque soir dans les cabarets à la mode. Elle connut de joyeux étudiants et fit, en leur compagnie, les classiques vadrouilles qui sont l'unique amusement des Musettes d'aujourd'hui. Elle fut vite connue dans le monde où l'on s'amuse. La Cigarette, la Salamandre, les Escholliers, la Source et le café Vachette, furent les principales scènes où elle vint jouer ses petites comédies en burlesque de bœufs et du Champagne.

Elle vint à Bullier faire de la chorégraphie de contrebande et servit pendant quelques jours au Café Médicis, où on l'appela Chloé, non parce qu'elle rappelait la vieille pastorelle, mais peut-être à cause des innombrables Daphnis à qui elle permettait de chiffonner les rubans de sa houlette.

Après un assez long séjour à Paris, elle revint à St-Etienne. Elle avait tellement grossi et grandi, que ses compagnes ne la reconnaurent plus. Elle était bien changée depuis le jour où elle avait capitulé devant le général Amour, en faisant vœu de ne jamais avoir qu'un amour général !

Elle est maintenant à Lyon, où elle doit demeurer encore quelques jours, pour retourner ensuite au pays fabuleux des hallucinations appelées la Babylone moderne, mais qui n'est en réalité qu'un formidable Régent parmi tous les diamants qui brillent au diadème de madame la Terre.

Elle est l'amie intime d'Annette la Licheuse en compagnie de laquelle elle fait toutes ses promenades.

C'est une blonde grasse, de taille vigoureuse, opulente de corsage, bien plantée sur sa base et d'allure assez martiale.

Ses yeux noirs très brillants sont comme deux taches d'encre sur le velin poudreux de son visage.

C'est une amazone assez distinguée. Elle porte de grands chapeaux à plumes et des corsages à brandebourgs ; ce serait une Bellone assez réussie. Elle aime les excentricités, les grands manteaux fantasques, les ombrelles extravagantes, les éventails à dessins étranges ; d'ailleurs prétendant même qu'à l'exemple de Jeanne Sevez, elle pousse l'excentricité jusque dans les vêtements les plus intimes, et qu'elle ne porte jamais que des chemisettes rouges à dentelle de Bretagne. Ma foi c'est peut-être vrai ! Maria la Parisienne peut bien se parer de chemises en surah rose, puisqu'un journal de mode annonçait dernièrement qu'il était du meilleur ton de ne point porter du tout.

NESTOR.

TRIOLETS

A Jenny BIDE

Oh ! la ! la !... les jours de fête
Dont le cœur de la gale.
Dont quelques naïfs, et se prête
Ses éclats de rire ; et se prête
A bon intérêt : Oh ! la ! la !...
Au beau premier qui la vaudra !
Oh ! la ! la ! la !...

Ma mie !... un bœuf : toute joyeuse
Elle en était de la chose.
A moins soit qu'elle : la Licheuse
Vénère beaucoup la Chavetteuse
Mais en bouteille ! Oh ! la ! la !...
Elle en boit tant qu'elle en mourra !
Oh ! la ! la ! la !...

Dans le jardin des Hespérides.
Elle a pris les ballons qu'elle.
Mais de Calendes jusqu'aux idées
Elle a le cœur et les mains vides,
C'est le tonneau des Danaïdes
Qui veut le remplir ? Oh ! la ! la !...
Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

Entre deux vins !... on l'aimera
Oh ! la ! la ! la !...

former un bouffant retenu par une corde de soie qui retournait la robe très haut et d'un seul côté. Le bouffant, beaucoup plus court derrière que devant, remplacé par un relevé. Petit corsage à basques à crêpeaux ; tout autour des crêpeaux, un rang de velours.

Le corsage est lace sur un empiècement de velours.

Cette garniture de velours peut être d'une autre couleur, mais il est préférable qu'elle soit assortie au costume.

On fait toujours beaucoup d'efforts avec des d'annaux, imprimées ou brochées, on en brode également sur des tissus de soie. Une de nos grandes élégantes portait l'autre jour, à une réception, une toilette bleu Sèvres, toute brodée de nœuds d'hortensias.

Comme costume de l'été, on choisit des châli, des chemises, des robes, des petits chapeaux blancs à bec jaune. Bien entendu le chapeau est orné d'un canard blanc à bec jaune.

Les gants de Soède sont toujours adoptés pour le soir et les gants de Saxe pour le jour, ainsi que les gants noirs, qui eux se portent le jour et le soir.

Les bas sont assortis à la toilette. Pour le soir, on porte le soulier en satin brodé ou la bottine à guêpe de passementerie à jour, laissant voir le bas au travers. Pour la rue, toujours les bottes de chapeaux glacé, lace dessus ou de côté, à talons droits et assez bas.

Les femmes qui marchent par goût ou pour raison de santé sont complètement renouées aux talons hauts ; le confort de véritables dangers et n'ont pas peu contribué, ainsi que les robes trop serrées de la jupe, à rendre la démarche de beaucoup de femmes raide, sèche et disgracieuse.

Puisse le genre Louis XV, duquel on abuse, nous rendre un peu de la grâce que nous avons perdue, car si les talons de ce temps étaient encore plus hauts, les jupes étaient libres et les genoux se mouvaient à l'aise sous l'envergure des robes, au lieu d'être rétrécies, comme maintenant, par l'étréoussée de la jupe.

BLANCHE DE GÉRY.

Nous avons reçu le 19^e numéro du *Midi* d'Alsace.

Cette publication littéraire comble une lacune. Elle est rédigée avec beaucoup d'esprit.

Nous saluons avec plaisir sa réapparition.

L'ALMANACH DE LA "BAVARDE"

Il sera très drôle, très ébouriffant, très jeune et très fon.

Tous les rédacteurs de la *Bavarde* y coopèrent.

Desclaux, l'homme grave ; Nestor, doux aux pécheresses ; la conteuse Flaminienne, la Vicomte mystérieux. Puis le poète aux vers sentant le musc ; Karl Munte ; puis Daubrock ; puis Vezon ; puis Dorsay ; puis Latour. Chacun selon sa note, gaie ou émue, écrit quelques feuillets de cette publication légère.

Un artiste de beaucoup de talent en a fait les illustrations.

Le jour de la mise en vente sera un grand jour. La France l'attend, anxieuse. Que sont les renversements de ministères et les bombes de l'Assommoir auprès de cette apparition bruyante : la naissance de notre Almanach ?

Et nous pouvons bien vous le dire : toutes les belles-petites y collaboreront.

Ce sera un Almanach écrit à l'encre rose.

L. D'ASCO.

Pour paraître le 1^{er} janvier 1883 : LES NUITS PARISIENNES, par Ernest d'Orlèans.

— Fleurs de virginité. — Poèmes d'un sui ide.

— Souvenirs à l'or, etc., avec dessins de Ch. Grandmange. — Prix en librairie, 2 fr. 50. — En souscription, 3 fr.

Ce volume donne longtemps attendu et désiré par tous ceux qui ont lu ou entendu lire des extraits en un rebours de tous les autres volumes en ce sens qu'il n'a pas la prétention de combler une lacune.

Des sujets de parisianisme le plus brillant et croustillants en diable y sont traités avec une verve puissante et une ironie fort originale.

Les vers de M. d'Orlèans ne procèdent pas du naturalisme, mais bien plutôt d'un réalisme mélangé de scepticisme.

Le livre est plein d'amertume malgré des aillies et des éclats de joie. Les tristesses soulées y sont vraies, la joie est d'appât.

Ernest d'Orlèans est un des plus francs disciples de Villon, surtout du Riche-pauvre.

Le livre est très intéressant, mais malgré cela par de prétention. — Une poésie *bon-enfant* et qui plat par sa crânerie et son débraillé.

Il a plus d'esprit que de cœur, plus d'imagination que d'enthousiasme.

Ses croyances ont dû être très près du malheur et son scepticisme doit lui être venu d'avoir beaucoup souffert.

Son réalisme est tout dans l'expression et la forme nullement dans le fond.

Beaucoup de pièces abondent des sujets excessivement scabreux et qui ne peuvent pas être les indistinctement par tous les yeux.

Aussi dans ce livre d'il y a quelques années, il n'est pas de plus profond admirateur.

Mon livre n'est pas fait pour les petites filles. Dont on coupe le pain en tartine.

M. Grandmange lui a prêté l'appui de son crayon et un jeune artiste impressionniste plein d'avenir et qui n'est pas à ses coups d'esai.

Tout le monde voudra avoir dans sa bibliothèque ce volume qui aura 250 à 300 pages et qui sera imprimé sur papier de luxe avec couverture illustrée.

On peut dès à présent, souscrire au volume de M. d'Orlèans. Le prix ne sera exigible qu'après réception du volume.

Notre collaborateur Karlmunte publiera à l'avenir, chaque semaine, un article étendu sur les livres nouveaux qui lui seront adressés.

Il commencera par *Moche*, de M. Paul d'Orlèans.

Nous avons reçu cette semaine, de la Librairie Ollendorff, un très joli monologue : la *Petite Chose*.

C'est une bluette exquise, avec des sous-entendus qui font sourire. On n'est ni plus chaste, ni plus libéral. Les écrivains du dix-huitième siècle avaient le secret de ces mignardises.

Le monologue a la légèreté d'un tourbillon de poudre de riz. On doit être en belle humeur chez la dozière, quand une naïve petite cousine a dit, de son air étouffé de virginité qu'elle ignore, les amours de la *Petite Chose* pour le Grand Machin.

Nous publions aujourd'hui, une poésie extraite des *Nuits Parisiennes* de M. Ernest d'Orlèans. Le vers est nerveux, la facture facile. Ce livre sera un succès.

sur Rubens, Henri IV, la reine Margot, Marie de Médicis, par S. de Saint-Plancher.

Le *Livraison* complet en treize livraisons, livrés en un écu, carton 35 fr. ; reliure riche, 50 fr. chaque livraison, 2 fr. 50.

La prochaine livraison (chaque livraison aura deux livraisons) contiendra :

« La ville de Lyon va au-devant de Marie de Médicis ».

Envoi « franco » de la 1^{re} livraison, contre mandat-poste de 2 fr. 50.

S'adresser aussi chez tous les libraires.

La maison Roux vient de mettre en vente *Les Secrets de la Mer*, un nouvel ouvrage de M. Jules Gros, secrétaire de la Société de géographie commerciale de Paris.

Dans ce volume, l'auteur s'a mûrer les plus précieux et les plus utiles enseignements à un récit dramatique et d'un intérêt poignant.

Les Secrets de la Mer offrit à la fois l'exposé de toutes les richesses que prodigue l'Océan aux intrépides pêcheurs qui lui demandent leurs moyens d'existence et le tableau des dangers qu'ils affrontent sans cesse. C'est en même temps un roman intéressant et moral.

Nous prédisons à ce livre le succès de bon aloir qu'il obtint l'ouvrage précédent de l'auteur, les *773 millions* de J.-F. Jolivet, qui figure dans toutes les bibliothèques. Jamais, jusqu'à présent, on n'avait réussi à donner tant d'intérêt à une œuvre de vulgarisation scientifique.

Etude remarquable de mœurs, brio, humour, intrigue attachante, intérêt grandissant à chaque ligne, voilà ce que nous trouvons dans *Mécha*, qui vient de paraître chez Ollendorff.

L'auteur de ce roman, M. Georges Boutellier n'attendait qu'une occasion de se mettre complètement en lumière ; c'est fait.

L'éloge de Charles Méroval n'est plus à faire. En deux ans, il a acquis sa place et rendre son nom synonyme de succès. *Caprice des Dames*, sa dernière œuvre, qui paraît chez Paul Ollendorff, est une histoire vivante, réelle et — on peut le dire sans crainte d'un démenti — pleine de charme d'un bout à l'autre.

Il est impossible de traiter un sujet plus actuel et plus intéressant avec plus de délicatesse, de verve et de vérité.

Tout le monde va dans ces immenses magasins qui existent à un si haut point de la curiosité publique. Tout le monde voudra lire cette histoire récente où leur vie intérieure est merveilleusement dépeinte dans les moindres détails, et où se place une œuvre d'avance dans la bibliothèque des lettrés et des curieux de ce temps-ci.

Un bêtard, recueilli par son frère, enfant légitime, lui devint amoureux de la fille de celui-ci avec laquelle il a été élevé. Des questions d'intérêt s'opposent à leur union. Mariés chacun de leur côté, ils vivent malheureux. A force de travail, le jeune homme est devenu médecin. Il meurt en sauvant du croup l'enfant de celle qu'il a cessé d'aimer.

Tels est en deux mots la donnée de l'Oncle de Danielle, d'André Mouézy mais ce qui ne peut se raconter, c'est le charme, l'élégance, le vigueur du style, qui font de ce roman, de cette belle étude psychologique, toute d'observation et de sentiment, une des meilleures publications de la maison Ollendorff.

M. Paul d'Orlèans vient de faire paraître chez l'éditeur Jules Rouff, un livre très finement écrit, qui en est déjà à sa troisième édition : « *Mécha* ». Nous analyserons dans notre prochaine chronique bibliographique ce roman que nous recommandons fort à nos lecteurs.

Et nous pouvons bien vous le dire : toutes les belles-petites y collaboreront.

Ce sera un Almanach écrit à l'encre rose.

Pour paraître le 1^{er} janvier 1883 : LES NUITS PARISIENNES, par Ernest d'Orlèans.

— Fleurs de virginité. — Poèmes d'un sui ide.

— Souvenirs à l'or, etc., avec dessins de Ch. Grandmange. — Prix en librairie, 2 fr. 50. — En souscription, 3 fr.

Ce volume donne longtemps attendu et désiré par tous ceux qui ont lu ou entendu lire des extraits en un rebours de tous les autres volumes en ce sens qu'il n'a pas la prétention de combler une lacune.

Des sujets de parisianisme le plus brillant et croustillants en diable y sont traités avec une verve puissante et une ironie fort originale.

Les vers de M. d'Orlèans ne procèdent pas du naturalisme, mais bien plutôt d'un réalisme mélangé de scepticisme.

Le livre est plein d'amertume malgré des aillies et des éclats de joie. Les tristesses soulées y sont vraies, la joie est d'appât.

Ernest d'Orlèans est un des plus francs disciples de Villon, surtout du Riche-pauvre.

Le livre est très intéressant, mais malgré cela par de prétention. — Une poésie *bon-enfant* et qui plat par sa crânerie et son débraillé.

Il a plus d'esprit que de cœur, plus d'imagination que d'enthousiasme.

Ses croyances ont dû être très près du malheur et son scepticisme doit lui être venu d'avoir beaucoup souffert.

Son réalisme est tout dans l'expression et la forme nullement dans le fond.

Beaucoup de pièces abondent des sujets excessivement scabreux et qui ne peuvent pas être les indistinctement par tous les yeux.

Aussi dans ce livre d'il y a quelques années, il n'est pas de plus profond admirateur.

Mon livre n'est pas fait pour les petites filles. Dont on coupe le pain en tartine.

M. Grandmange lui a prêté l'appui de son crayon et un jeune artiste impressionniste plein d'avenir et qui n'est pas à ses coups d'esai.

Tout le monde voudra avoir dans sa bibliothèque ce volume qui aura 250 à 300 pages et qui sera imprimé sur papier de luxe avec couverture illustrée.

On peut dès à présent, souscrire au volume de M. d'Orlèans. Le prix ne sera exigible qu'après réception du volume.

Notre collaborateur Karlmunte publiera à l'avenir, chaque semaine, un article étendu sur les livres nouveaux qui lui seront adressés.

Il commencera par *Moche*, de M. Paul d'Orlèans.

Nous avons reçu cette semaine, de la Librairie Ollendorff, un très joli monologue : la *Petite Chose*.

C'est une bluette exquise, avec des sous-entendus qui font sourire. On n'est ni plus chaste, ni plus libéral. Les écrivains du dix-huitième siècle avaient le secret de ces mignardises.

Le monologue a la légèreté d'un tourbillon de poudre de riz. On doit être en belle humeur chez la dozière, quand une naïve petite cousine a dit, de son air étouffé de virginité qu'elle ignore, les amours de la *Petite Chose* pour